

Aiat Favez

Cycle des manières de mourir



Extrait de la publication

Cycle des manières
de mourir

Aiat Favez

Cycle des manières
de mourir

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-296-1

www.pol-editeur.fr

DE L'AUTRE COTÉ DE LA VITRE

roman

1

La première chose qui surprend, lorsque j'entre dans le bureau d'Annie, c'est la pièce ou l'obscurité de cette pièce. Assise sur son fauteuil, la femme aux cheveux d'or me dévisage de ses grands yeux. Elle cherche dans mes pupilles l'instant où mon regard va faillir. La scène se prolonge, devient insupportable. Elle est antisémite, me suis-je dit en déviant le regard. Ces yeux sont des yeux antisémites. Ce ne sont pas des tics innocents, cette femme a à vrai dire une gestuelle proprement antisémite. Une présence antisémite saute toujours aux yeux du juif, me suis-je dit. Cette pièce n'est qu'une souricière pour me piéger.

J'observe la lumière qui heurte les jalousies derrière Annie. Elle ne pivote pas pour voir ce que vise mon regard, elle ne fait aucun geste. Ses yeux semblent imbibés, le regard ne me lâche pas. Les yeux dans les yeux, longuement, mais c'est elle qui soutient s'accroche s'attache à moi.

Le silence fait entendre les craquements organiques des boiseries et nous écoutons, nous, ce silence.

Puis un marmonnement flotte, régulier et léger, Alice, Alice. Telle une note, une note qui épouse la pénombre, sans rien rompre ni corrompre. C'est presque une silhouette que j'aperçois d'Annie. Ses yeux chavirent dans une manière de compassion, est-ce que, est-ce que tu as aussi entendu les rumeurs qui, elle bafouille, les rumeurs qui circulent dans la bibliothèque? Elle tremble en me regardant, de ses grands yeux bleus coulent des larmes qui tombent sur son sein.

J'ai aussitôt saisi ce qu'elle entendait par le mot rumeur. Un juif à vrai dire ne peut pas ne pas comprendre ce mot. Le juif en fait a toujours vécu avec un lexique de mots bien approprié. Dès sa naissance, le juif apprend les mots qui toute la vie vont le hanter.

La femme se lève, s'approche de moi, et je sens la froideur de sa main sur mon avant-bras. J'essaie de me dégager d'elle mais elle me retient, elle est plus forte. Mes mains s'agitent, battent l'air. La peur se mêle à mon corps, Annie tente de, brusquement je me retire.

Je crois même que j'ai émis un non, mais ce n'est pas sûr. Mon retrait n'a pas bouleversé son visage sclérosé, ni altéré son teint éteint. Sans mot dire, j'ai claqué la porte derrière moi.

Le juif jamais, pas un instant, ne comprendra rationnellement la haine de l'antisémite, me suis-je dit dans mon bureau. À l'aversion que porte l'antisémite au juif, aucune logique, absolument aucune, ne peut donner un nom. Elle sous-entend que des rumeurs me visent ai-je pensé, mais l'effroyable vérité ne trahit jamais le juif, et les rumeurs ne peuvent que viser sa judéité. La haine s'est immiscée même ici, me suis-je

dit, la haine s'est immiscée même à la bibliothèque. Il suffisait de la dévisager un instant pour découvrir au fond de ses yeux la perversité antisémite. Il suffisait d'un instant de concentration pour voir en elle l'antisémite qui tente de vous piéger. Parce que je *sais* comment *ils* humilient le juif, je sais comme *ils* tissent des stratagèmes pour blesser le juif dans son essence. Le juif en fait doit toujours épier le monde qui l'entoure. Le juif doit toujours épier, pour ne pas tomber dans le piège. Minute après minute, pas à pas, le juif doit, pour sauver sa peau, être sur le qui-vive. C'en est tout simplement devenu infernal, insoutenable et infernal. Mais on ne peut pas sans cesse vivre dans la peur, me suis-je dit, le juif aussi devrait pouvoir comme tout le monde sortir de chez lui sans y retourner brisé. Qui aurait pensé que *tout cela* se poursuivrait ainsi? Qui aurait pu deviner que cette fatalité maudite se rabattrait à nouveau sur *nous*? Comparer aujourd'hui à mille neuf cent trente-huit est à vrai dire impossible. Car tout est devenu bien pire qu'en mille neuf cent trente-huit. Tout est devenu bien plus terrible et effroyable qu'en mille neuf cent trente-huit, voilà la vérité.

Il faudrait que je commence par le commencement.

Je m'appelle Alice, j'ai vingt-huit ans et je travaille à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Je me trouvais, quelques minutes avant l'incident, face à une des baies vitrées de la bibliothèque. J'avais quitté mon bureau pour prendre une pause. J'observais la place du Panthéon, puis le reflet de mon corps sur la vitre, puis l'image de ce corps superposée à celle de la place du Panthéon. J'ai fermé les yeux, soulevé mon visage vers le soleil. Des bulles noires se sont mises à s'agiter sous mes pupilles. Et c'est précisément là que tout s'est pour ainsi dire enclenché. J'ai ouvert la baie vitrée les yeux toujours fermés, je me suis avancée vers la rambarde et je suis soudain tombée dans le vide.

Je vous rassure tout de suite, il n'y eut ni secours ni sang ni mort. Je me suis bizarrement retrouvée de l'autre côté de la vitre, à même le sol, face à une porte. Lentement se relever, rapidement regarder autour de soi. Ne rien comprendre du tout, puis comprendre un

tout petit peu. J'étais toujours dans l'enceinte de la bibliothèque, au fond du couloir, mais de l'autre côté, devant la porte du bureau d'Annie. Afin de m'assurer que j'étais toujours en vie, que tout cela était vrai, j'ai ouvert la porte qui me faisait face. Et en effet, c'était bien le bureau d'Annie, sombre, plongé dans la pénombre. Et elle était là, semblant m'attendre même.

Je souhaiterais moi-même mieux vous expliquer ce qui s'est vraiment passé. Et je comprends parfaitement que vous vous posiez certaines questions. C'est ce qui vient de m'arriver qui n'est pas compréhensible. Tout ce dont je puis vous assurer sans peur d'être dans l'erreur, c'est qu'un nouveau monde s'est ouvert à mes yeux après la chute. Un monde qui avait toutes les apparences du vrai, à quelques détails près.

Parfois, au cours de ce voyage dans le nouveau monde, je me persuadais, malgré l'abattement, de poursuivre, continuer coûte que coûte. Et c'est ce que j'ai fait. Mais le jour où j'ai voulu en sortir voyez-vous, eh bien, ça n'a plus été possible. Plus du tout, même. J'étais condamnée à y rester.

Je ne descends pas à la cafétéria. Rien que l'idée d'y voir Annie me coupe l'appétit. À la cafétéria, j'ai souvent l'impression d'être entourée d'antisémites. Sur le salut des collègues s'esquissent sans cesse des sourires antisémites. Entre les regards de mes amis se noue toujours une perfidie antisémite. Des plateaux-repas s'exhale souvent un relent antisémite. Dans mon café, j'ai l'impression de voir des signes antisémites. Personne ne sait que je suis juive, mais tous le devinent.

Je suis descendue pour fumer une cigarette, oubliant mon briquet au bureau. J'aurais pu demander du feu aux étudiants, ceux-là mêmes qui rêvassent de trouver le temps d'une pause-café un corps sur lequel se décharger la nuit venue. J'aurais très bien pu sourire, regarder dans les yeux, dire est-ce que vous auriez du feu s'il vous plaît. J'aurais aussi pu me contenter d'un beau regard suivi d'un simple geste, mais je n'ai rien fait. Je me suis simplement mise à observer le Panthéon, cigarette vierge entre les doigts, puis ciga-

rette vierge dans le paquet. J'allais remonter au bureau lorsqu'un corbeau doucement, très délicatement, s'est posé sur mon bras. On s'est longuement observés, puis il a entamé un croassement aigu.

Un regard antisémite suffit pour couper les pieds du juif, me suis-je dit en le regardant croasser sur mon bras. Et il suffit que le juif repense à ce regard pour qu'il tombe à terre de tout son poids. Je n'avais jamais apprécié Annie, je l'avais toujours détestée en fait. Le juif à vrai dire ne peut plus aimer personne depuis bien longtemps, et chaque contact est pour le juif une fêlure de plus sur son cœur, voilà la vérité. Aujourd'hui, ai-je pensé, le juif doit raser les murs s'il veut rentrer chez lui indemne. Dès qu'il sort de chez lui, dès qu'il touche le trottoir, le juif doit s'abaisser, éviter ainsi la haine que lui vouent les gens. Mais ce n'est tout simplement pas envisageable de vivre dans la peur perpétuelle, me suis-je dit en voyant le corbeau s'envoler, ce n'est tout simplement pas concevable de respirer continuellement l'effroi. L'incident dans le bureau d'Annie ne s'est pas produit par hasard, me suis-je dit, Annie soupçonne que je suis juive, voilà la vérité.

Être reconnu accepté reçu, voilà ce qui n'entrera jamais dans le vocabulaire du juif. Et le juif vit toujours avec le conte de fées de l'amour, et pas un jour sans haine. Le juif vit toujours avec un paradis blanc dans la tête, et un corps qui ne veut pas brûler au purgatoire. Mais il ne sert à rien de calculer les années d'indigence, me suis-je dit, il ne sert strictement à rien de faire des calculs de probabilités, ni de rêver d'une échappatoire hypothétique, il faut définitivement tirer

un trait sur l'idée que le juif aura un jour l'oreille pour reconnaître l'harmonie de la sécurité. La haine et le mépris des gens à l'égard du juif, voilà ce qui retient le juif dans sa volonté d'être en harmonie avec l'autre, voilà ce qui retient le juif dans sa volonté de soutenir son ego, d'éviter la souffrance le mépris la faiblesse. Et le juif à chaque rencontre à chaque coïncidence balbutie devant la haine qui scintille dans les yeux de son interlocuteur. Rien que penser, ne serait-ce qu'un instant, à la constance et à l'universalité du bannissement dont il est victime suffit pour que le juif mène une vie irrémédiablement catastrophique.

La nuit commence à assombrir les ruelles de Sèvres. Les lumières chaudes s'allument dans les pavillons. Les spectacles nocturnes vont bientôt débiter, ai-je pensé en tirant les rideaux, dans les tirelires des femmes les petits marteaux vont cogner. Et de sulfureux draps à nouveau froisseront le silence de Sèvres. Mais Sèvres à vrai dire n'est plus ce qu'elle était avant. Sèvres aussi a changé, me suis-je dit. À Sèvres, autrefois, on ne *savait* pas ce qu'était un juif. La toile de Paris n'atteignait pas encore les travées de la commune. Mais aujourd'hui, à Sèvres *aussi*, on *sait* ce qu'est un juif. À Sèvres aussi, j'ai l'impression qu'on s'intéresse à moi pour savoir si je suis juive. La vérité, ai-je pensé en prenant mon calepin, c'est que le juif n'a jamais eu d'autre choix que de fuir le monde ou mourir. Le sort telle une mère retient le juif dans ses bras, ce sort qui sans cesse soumet au juif bêche et charrette en lot de consolation. Depuis sa naissance ai-je écrit, le sort du juif s'identifie à ouvrir la terre pour creuser sa tombe, présenter sa mort. À vrai dire, le juif

ne peut que vivre avant le berceau et après le tombeau, ainsi le veut la tradition. Pour le juif, l'abominable vérité ne connaît en fait aucune limite.

Tout, ai-je pensé en me relisant, tout a déjà été dit. Mais ce qui est en train de se passer avec le juif est en fait bien plus terrible que tout ce que l'on peut lire et écrire dans les livres, les revues, les journaux. Tout a touché le fond de l'horreur la plus terrifiante et il ne faut pas se priver d'en parler, le juif ne doit pas perdre cet ultime rempart. Le juif ne doit tout de même pas se laisser mourir sans essayer au moins de dire, de décrire la réalité telle qu'elle se présente.

D'un angle plus ou moins élevé, on aurait pu apercevoir un coude, voire un coude qui remonte, pas plus. D'un angle plus latéral, depuis le canapé par ex., on peut voir François dans la pénombre qui tape un texte à l'ordinateur. Et il survient que, par une suite d'idées disséminées, une chose singulièrement vous en évoque une tout autre, parfois même sans ricochets ni relations vraiment logiques. C'est précisément ce qui m'arrive, la pénombre du salon m'évoque Annie et Annie, l'incident et l'incident, mon existence. Le juif ne peut plus sortir de chez lui, ai-je pensé. S'il sort de chez lui, le juif est torturé rien qu'à l'idée de la haine qui l'entoure. Deviner ce que menace le sourire en coin de la concierge n'est en fait guère difficile pour le juif. Et pour atteindre *son* quartier, pour arriver dans *sa* rue, le juif de nos jours doit se faufiler, essayer de ne pas être perçu. Pour arriver chez lui, pour arriver dans *sa* maison, le juif de nos jours doit se mettre à quatre pattes.

Il est impensable de parler de ces choses à qui-conque. Et voici où nous en sommes arrivés, me suis-je dit, le juif ne peut tout simplement plus communiquer avec le monde. Parler est en fait un verbe irrégulier qui ne se conjugue plus avec le juif. Et lorsqu'il croise un voisin dans sa rue, le juif trébuche sur l'hésitation. Et le juif toujours a trébuché sur la crainte d'être haï. À son voisin, le juif pourrait très bien prononcer ne serait-ce qu'un bonjour anodin, mais le juif toujours se ravise, le juif toujours baisse la tête, le juif toujours rase les murs. Puis la peur en pleine rue lui coupe les pieds, et le juif chute par terre tel un arbre tronqué. Naître pour le juif a toujours été synonyme d'endurer, me suis-je dit. Mais le juif aussi a le droit de vivre, le juif aussi devrait pouvoir sortir prendre l'air voir le monde. Je ne sais pas pourquoi *ils* viennent au monde dans le seul but de *nous* en exclure. Je ne sais pas d'où ils puisent ce plaisir de systématiquement nous éliminer. La réalité est bien pire que ce que laissent entendre les rumeurs, me suis-je dit. Le juif aujourd'hui est arrivé à un point de non-retour absolu.

5

Bibliothèque.
Ce qui s'est à nouveau passé avec Annie.
Non.

20

On revient aux abdominaux et la fin de séance approche. Le corps de Déborah est superbe, elle a des formes généreuses, elle prononce les nombres au fur et à mesure des gestes, professionnelle et sûre de l'être. Déborah est le prototype de la juive sourde et aveugle, me suis-je dit en la regardant, la juive sourde et aveugle qui mène une vie sourde et aveugle. La fille qui ne s'est jamais préoccupée des rumeurs qui circulent, la fille qui ne s'est jamais préoccupée du regard des gens, de la haine que leur inspire le juif. Déborah a en fait toujours vécu dans l'illusion totale que ce qui ne devrait pas être vrai *n'est pas vrai*.

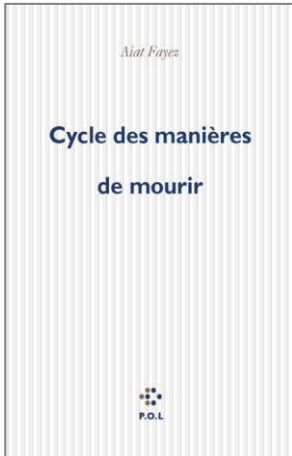
Annie n'a pas mis les pieds ici depuis plus d'une semaine. Elle venait pourtant régulièrement à la gymnastique, elle connaît bien Déborah. Elle ne veut plus me croiser, me suis-je dit. Cette fille me déteste, voilà la vérité. Nous sommes aujourd'hui arrivés au fond de la haine la plus radicale ai-je pensé, nous sommes aujourd'hui arrivés au point où l'antisémite

plus que jamais *croit* en sa haine. Et où que l'on touche un juif, on y trouve une blessure.

Ils nous ont tous tués, me suis-je dit, et ils continuent à le faire et ils continueront à le faire. Seule a changé la forme, seule la forme est devenue pour ainsi dire civilisée. Il n'y a pas de mots suffisants pour décrire ce désastre, il n'y a pas de termes adéquats pour faire comprendre combien, soixante ans après ce qu'ils nous ont fait, la même chose, autrement, se poursuit. L'histoire du juif a toujours été une histoire de teinturerie. Blanchir dégraisser javelliser, voilà ce qui se conjugue avec le juif mieux que quiconque. Mais le juif ne doit pas céder à l'illusion, le juif ne doit pas succomber à la terreur, se troubler de toute cette adversité est une erreur. Céder à l'illusion, me suis-je répété, si seulement c'était vraiment de l'ordre de l'illusion, si seulement ce pouvait n'être qu'une angoisse du rêve. Mais pourquoi est-ce *nous* qui toujours sans cesse sommes choisis pour être la proie de cette haine, pourquoi *nous* et personne d'autre? À vrai dire, et pour dire les choses comme elles sont, le juif a toujours été pour les Français, et pour tous les Européens d'ailleurs, le tiers sur qui le mal peut s'abattre sans peine. Le juif a toujours été pour eux le martien, me suis-je dit, le juif a toujours été pour eux l'extraterrestre par excellence.

Les mots de Déborah retentissent dans la salle en se mêlant à leurs échos. C'est tout pour aujourd'hui les filles, merci et bonne journée. J'ai repris ma respiration avant de la rejoindre, raté mon train, quart d'heure, Sèvres, oui, non, non, oui. Que voyait-on sur

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en mars 2009
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2092 – N° d'édition : 163847
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : avril 2009
Imprimé en France



Aiat Fayeze
Cycle des manières de mourir

Cette édition électronique du livre
Cycle des manières de mourir d'AIAT FAYEZ
a été réalisée le 16 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2009 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846822961)
Code Sodis : N44036 - ISBN : 9782818003770
Numéro d'édition : 163847